

François Cusset

La décennie

*Le grand cauchemar
des années 1980*



La Découverte

9 bis, rue Abel-Hovelacque
75013 Paris

ISBN 10 : 2-7071-4654-4
ISBN 13 : 978-2-7071-4654-0

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit d'envoyer vos nom et adresse aux Éditions La Découverte, 9 bis, rue Abel-Hovelacque, 75013 Paris. Vous recevrez gratuitement notre bulletin trimestriel *À La Découverte*. Vous pouvez également retrouver l'ensemble de notre catalogue et nous contacter sur notre site **www.editionsladecouverte.fr**.

© Éditions La Découverte, Paris, 2006.

Introduction

Restauration, récréation

« Il fut un temps, dans notre pays, où l'on n'aimait pas l'eau tiède ! Nous y baignons aujourd'hui. [...] Je ne vous envie pas d'avoir eu vingt ans après 1980. »

Dominique Lecourt.

En 1582, le pape Grégoire XIII décide de réformer le calendrier julien (qui s'appellera désormais grégorien), parce que ses vieilles conventions horaires, qui datent du IV^e siècle, font tomber solstices et équinoxes à des dates farfelues. Aussi passe-t-on en une nuit, dans l'ensemble de l'Europe, du jeudi 4 au vendredi 15 octobre 1582 : onze jours volatilisés, avalés par le temps.

C'est un peu ce qui est arrivé aux quelques années de luttes et d'espoirs qui ont séparé la France de papa – celle des années 1950-1960 – de la France de Tonton – celle des longues années Mitterrand. Pour ajuster le calendrier et rétablir la continuité historique, on a fait comme si les courtes années 1970, années d'air libre et d'esprit large, n'avaient *pas* eu lieu, ou n'avaient été qu'un rêve dont on gardera tout juste quelques visions audacieuses. De fait, on pourrait douter qu'ait bien eu lieu cette fiévreuse parenthèse, à en juger par le stupéfiant changement d'ambiance, d'espoirs, de mots d'ordre entre le milieu de la décennie 1970 et celui de la décennie 1980.

On est passé en effet, en quelques années, de la détestation des puissants à la passion du pouvoir, du *non* systématique de la contestation au *oui* extatique de l'assentiment, de la candeur et de l'intransigeance d'un soulèvement imminent aux postures et aux impostures d'un aplatissement servile. On est passé du combat égalitariste à l'offensive pure et simple contre l'égalité, de la critique radicale à l'éloge du fait accompli, du conflit permanent au consensus

béat – ou encore d’une Renaissance un peu hirsute, avec son désir de réinventer un monde et ses moyens rudimentaires, à un véritable *Moyen Âge en réseau*, une ère féodale et perfidement hiérarchique fière de son Minitel et de ses gadgets rutilants. Et ce « on » recouvre souvent les mêmes, passés simplement eux-mêmes d’un âge à l’autre de leur histoire personnelle, comme de celle de la France de la seconde moitié du xx^e siècle.

L’époque précédente tablait sur ses adolescents débridés, résolus à combattre l’État gaulliste et le capitalisme inique, et à vivre au présent toutes les intensités. La décennie 1980 mise sur des enfants sérieux sanglés dans leur blazer, que passionnent d’un air grave les cours de la Bourse. À l’image du petit Corentin, 8 ans en mai 1986, quand l’écrivain Hervé Guibert l’interroge pour *L’Autre Journal*. Corentin boursicote, avec ses propres économies mais aussi l’argent de poche de son frère Émile, 4 ans : « Ça ne le dérangera pas, à chaque fois il dit oui, alors... » Il connaît les pages boursières par cœur, et se fait quelques cadeaux dès qu’il réalise, par l’entremise de son banquier, une opération juteuse : « Une chose comme le jeu d’échec électronique, le blazer que je porte, je les ai voulus, je les ai achetés, et puis voilà. » Il porte une petite cravate noire mais, sur l’habillement comme sur tout le reste, son point de vue est assuré : « Bon, si on veut aller au cirque, ou si on veut rester élégant pour aller courir, c’est mieux les nœuds papillons ou de petites choses comme ça¹. »

Des Gavroche de la révolte aux Corentin de la réaction, et des libres rêveurs aux captifs exaltés, enthousiastes jusque dans leur consentement à l’ordre dominant, quelque chose a basculé, une trappe s’est ouverte – un gouffre dont on cherche en vain la première craquelure. Impossible de dater le basculement, même si l’histoire officielle l’associe en général au « tournant de la rigueur » de 1983, qui aurait vu la gauche du combat social devenir celle du réalisme économique. L’instant peut-être le plus mythifié de la longue décennie Mitterrand, et l’épisode le plus souvent raconté par ses innombrables témoins, est ce 23 mars 1983 vers 11 heures du matin, lorsque le président de la République opte finalement pour la « rigueur » monétaire et sociale et la construction économique de l’Europe, contre la tentation des déficits sociaux et de la sortie du franc du Système monétaire européen.

Mais le vrai basculement est antérieur, et il dépasse largement une option de politique monétaire, aussi décisive qu’elle ait pu être. Il reste à faire la lumière sur sa logique profonde, ses causes cachées, mais aussi la rapidité et la docilité étonnantes avec lesquelles il s’est opéré – et bien entendu sur ses acteurs et ses bénéficiaires.

On a glissé de la révolution à l’État dit de droit, de l’anticapitalisme au libéralisme, de la sécession politique à la morale antiraciste, et des avant-gardes de

1 « Corentin boursicote » (entretien), *L’Autre Journal*, 7 au 13 mai 1986.

la création au kitsch du tout-culturel. Plus trois nouveautés d'envergure : la télévision privée, Le Pen et le sida. Dans l'ensemble, un tel retournement nous fut présenté alors comme aussi inéluctable que la tectonique des plaques, et il semble encore, vu d'aujourd'hui, aussi naturel qu'un soudain épisode orageux, ou aussi impalpable que l'air du temps. « C'est comme ça », chantaient les Rita Mitsouko en 1986. Trois syllabes qui sont à elles seules la ritournelle de la décennie : c'est la logique de la crise, la règle du marché, la demande des auditeurs, la succession des modes, la mondialisation de l'histoire, la loi des séries ou la fatalité des corps – c'est comme ça.

L'esprit des années 1980 est d'abord là, dans l'insidieuse naturalisation du changement : il devient aussi nécessaire que la mue des organes, aussi peu discutable qu'une catastrophe naturelle, aussi aléatoire que ces formes visqueuses flottant dans les lampes à lave décoratives qui ornent les premiers lofts de la décennie 1980. Le changement perd soudain le lien logique qu'il entretenait, depuis au moins deux cents ans avec la critique, le projet, la volonté, lesquels, bien souvent, vont trouver alors pour dernier refuge la conservation, la volonté de *ne pas* changer. « Changer la vie », hymne de Rimbaud ou slogan de Mitterrand, n'était plus même nécessaire : la vie cette fois changeait toute seule.

C'est le piège de cette décennie-là, sa signature : elle célèbre ce qui a lieu, se reflète dans ce qui arrive, s'identifie aux événements qui la jalonnent, quels qu'ils soient, auxquels elle juge bien irresponsable de tenter de résister. Et la longue décennie 1980, qu'on peut tirer en amont jusqu'aux premières semonces du grand retour à l'ordre (1976-1977) et prolonger en aval vers le lent réveil de la critique (1993-1995), est la première à parler d'elle au présent, à se mirer sans cesse dans les figures qu'elle dessine. Présentant cette « décennie protéiforme, onaniste et funeste », l'éditrice Anne Bony note qu'elle est la première à se raconter de la sorte : « jamais décennie n'aura été à ce point et aussi rapidement consciente d'elle-même² », personnifiée en effet comme aucune époque ne l'avait jamais été. Ce dont témoignent les oracles décennaux pullulant dans la presse dès 1979 et l'explosion en fin de période d'un véritable nombrilisme de la décennie, comme à l'été 1989 avec l'exposition de la Fondation Cartier rassemblant, « juste le temps d'un reflet », quelques « guides » (d'Alain Prost à Vincent Bolloré) et quelques « créateurs » (de Philippe Starck à Robert Combas) venus nous tendre le miroir de « nos années quatre-vingt³ ».

Face à ce tourbillon narcissique de la décennie 1980, un vertige saisit l'historien : la crainte qu'il devienne impossible de bien distinguer un récit historique rigoureux et ces discours sur soi proliférants, produits à l'époque par l'air du temps. N'est-il pas vain, en effet, de vouloir saisir la vérité d'une époque qui s'est évertuée à déconstruire tout régime de vérité ? De tenter la critique d'un

2 Anne BONY (dir.), *Les Années 80*, Éditions du Regard, Paris, 1995.

3 Marie-Claire BEAUD (dir.), « Nos années 80 », hors-série *Beaux-Arts Magazine*/Fondation Cartier, 1989, p. 3.

temps qui marqua surtout la fin de toute critique ? Ou de rassembler les souvenirs épars de ce qui fut alors dit pour être aussitôt oublié, de ce qui avait peut-être l'oubli pour seul et unique motif ? Et n'est-il pas illusoire, en outre, de consacrer un essai de plus à la décennie qui vit triompher justement ce genre bâtarde, à une époque trouble que quadrillaient chaque saison ses nombreux essayistes ?

Non, bien sûr – c'est même le seul moyen de briser le sortilège d'une décennie qui s'exhibe comme un clip ou comme si elle n'avait ni causes, ni contexte historique, ni discours spécifique. Alors que les années 1980 ont produit au contraire un discours conséquent, une vision du monde complète. Car ce qui nous a été présenté tout du long comme un phénomène aussi naturel que le sens du vent, aussi insaisissable qu'un retournement de conjoncture, a bien été pensé, élaboré, formulé puis imposé par certains. Les années 1980, cette fête un peu poussive orchestrée par une clique de *gagneurs*, se sont définies elles-mêmes comme la « fin des idéologies » : elles ont forgé pourtant la plus cohérente, la plus insidieuse des idéologies, et formé pour la promouvoir une poignée d'idéologues zélés.

Aussi faut-il aller retrouver tous les discours qu'a produits l'époque, ses potins et ses tirades : ceux des tubes de saison et des essais à succès, ceux des nouveaux experts et des médias en vogue, ceux des animateurs culturels et des conseillers en communication. Et ceux, en face, des derniers penseurs critiques soudain bien isolés, qui serviront d'éclaireurs pour débrouiller ce chaos réactionnaire, de vigilance dernière face au piège des années 1980 : Michel Foucault, parce qu'il enseigne l'art de détecter les dispositifs de contrôle les moins visibles, Gilles Deleuze, pour son idée qu'une ligne minoritaire traverse toujours les majorités les plus arrogantes, Pierre Bourdieu, dans la mesure où les capitaux accumulés pendant ces « années fric » sont loin de n'être que financiers (ils sont aussi symboliques, culturels, sociaux, etc.) et le philosophe Jacques Rancière – dont sera particulièrement précieuse ici la distinction, qui fonde sa théorie politique, entre la politique comme *police* (au sens de gestion, contrôle, compte exhaustif des parts) et comme *subjectivation* (irruption d'un sujet politique par la lutte, le mécompte, l'éveil des sans-parts).

Les sources de ce travail seront donc inévitablement éclectiques, des slogans aux romans, des nouveaux philosophes aux authentiques voix critiques, et d'*Actuel* et *Globe*, magazines emblématiques de la décennie, au *Nouvel Observateur* parcouru ici de bout en bout : non que cet hebdomadaire mendésiste fondé en 1964 soit lui aussi l'emblème des années 1980, mais aucun autre titre de presse ne véhicule alors aussi explicitement les différents discours du pouvoir, parfois sous une forme critique, plus souvent par les tribunes et les éditoriaux qu'y publient les idéologues dominants.

Pour raconter cette décennie, on procédera en deux temps. On commencera par la suivre d'année en année en privilégiant des événements qui, sans

être toujours ceux qu'a retenus la mémoire collective, contiennent en germe mieux que d'autres l'idéologie nouvelle, son feuilleté et ses impacts, tout en se risquant à chaque fois à plonger dans le tumulte des contextes et des petits bruits d'époque. Et on ramassera ensuite la succession des faits et de leurs effets en cinq figures principales, cinq thématiques finement intriquées. Cinq figures pour faire le tour d'une décennie : d'abord la *politique* et sa « fin sans fin », entre domination fataliste de l'économie et exhumation d'un vieux libéralisme français du XIX^e siècle ; ensuite l'essor tous azimuts de *l'expertise*, sur la tombe de l'intellectuel critique et pour mieux contrôler une société (du) comptable ; puis les nouvelles formes de la gestion des *corps*, sous prétexte de les libérer et de les lancer à l'aventure ; mais aussi *l'entreprise* comme clé de voûte du système, par recyclage managérial des valeurs libertaires des années 1970 et extension bientôt du travail à toute l'existence ; et la *culture* pour finir, dans son invraisemblable expansion sémantique, culture-tout, culture-réseau, culture-vie, décor chatoyant de la contre-révolution et cerveau talentueux des pouvoirs.

Cet ouvrage n'est donc pas un livre de plus sur le pouvoir mitterrandien – de peur d'en faire s'écrouler la bibliothèque pléthorique –, sur ses tactiques, ses mesures-phares, ses hommes clés et ses lieux les plus courus. On n'ira pas les épier à la brasserie Thoumieux, à La Closerie des Lilas ou Chez Edgar à Paris, ni en villégiature dans le Luberon, à Porto-Vecchio ou sur les îles bretonnes. La place du mitterrandisme sera tout juste ici celle d'un pôle de référence, et pas toujours de décision, dans la nouvelle organisation des pouvoirs. Et il n'est pas non plus, ou pas seulement, un livre sur la *génération* à laquelle on pourrait imputer l'ensemble des évolutions qui seront décrites ici – pour peu qu'on tienne absolument à désigner un sujet collectif de l'histoire. Ce n'est pas, ou pas seulement, la suite logique, dans la décennie suivante, des aventures racontées par Hervé Hamon et Patrick Rotman de cette « bande de copains » des *sixties* et des *septenties* qui, après l'avoir menacé de leurs drapeaux rouges, s'approprièrent effectivement le pouvoir⁴.

D'abord parce que ce livre-ci est porté par une méfiance instinctive envers la notion de génération. Elle devient vite un théâtre dans le théâtre où les acteurs se racontent et nous perdent en chemin, une auberge espagnole aussi où tout peut se vérifier – soit que les derniers vrais héros sont justement les enfants du baby-boom (les soixante-huitards), après eux le déluge⁵, soit qu'au contraire cette confiscation de l'héroïsme, comme de tout ce qui aurait pu

4 Hervé HAMON et Patrick ROTMAN, *Génération 1. Les Années de rêve* et *2. Les Années de poudre*, Seuil, Paris, 1987 et 1988.

5 Comme l'avoue sans cesse, sourd à sa jeune interlocutrice, le narrateur désenchanté de *Tigre en papier* (Seuil, Paris, 2004), le roman d'Olivier ROLIN sur son passé de chef militaire de la Gauche prolétarienne.

nous revenir, à nous autres leurs cadets, en fait pour toujours les salauds de l'Histoire.

Car la génération, dans cette perspective, est bien une invention de publicitaires, ou au moins de publicistes. Depuis plus d'un siècle et demi – la publication par Alfred de Musset de sa *Confession d'un enfant du siècle* (1834) peut servir de date liminaire –, l'invocation de sa propre génération est en effet un fabuleux outil politico-littéraire d'autopromotion collective, le vecteur de ce que l'on pourrait appeler un *narcissisme démographique*, une passion pour le groupe d'âge auquel on appartient – ce dont les soixante-huitards restent justement les champions incontestés.

En outre, la logique dont procède le concept de génération est celle-là même qu'installent les années 1980 en lieu et place des approches critiques un temps dominantes : la génération renvoie au déterminisme biologique, au fatalisme du calendrier, à la naturalisation du social. Que peut-on, effectivement, contre sa date de naissance ? En faire le facteur clé invalide par avance toute action. On le verra, le « générationnalisme » n'a pas été par hasard au cœur du vaste effort entrepris pendant cette décennie pour faire oublier les logiques de classe et effacer les marqueurs sociaux.

Et, comme l'a parfaitement résumé Guy Hocquenghem, qui refusait d'être associé *par nature* à ses contemporains, le mot d'ordre de la génération a quelque chose d'irréremédiablement rétrospectif, un goût amer, aigri, de promiscuité et d'autojustification : « je n'aime pas l'idée d'appartenir à ce bloc coagulé de déceptions et de copinages, qui ne se réalise et ne se ressent comme tel qu'au moment de la massive trahison de l'âge mur », car « on ne devient génération que lorsqu'on se rétracte, comme l'escargot dans sa coquille, et le repentir dans sa cellule »⁶. On n'est jamais une génération *au présent*, sauf comme stigmaté, constat d'échec, ou pour mieux ligoter ceux que cette convergence biologique transforme alors en incapables, en pauvres cloches, victimes du néant (ou du reflux) qui berça leur jeunesse – comme nous l'ont assez répété nos aînés en inventant ces pauvres catégories de « génération X » ou « bof ».

Et en même temps, comment éviter la diagonale des générations ? D'une part, elle a, depuis longtemps, sa validité scientifique propre, à condition de la croiser avec les facteurs sociaux et les logiques horizontales du présent politique. Émile Durkheim, le père de la sociologie moderne, avait déjà isolé son effet d'inertie, sa logique conservatrice propre, notant en 1930 que « plus l'influence des [générations devancières] est profonde – et elle est d'autant plus profonde qu'elle dure davantage –, plus il y a d'obstacles aux changements », car « pour qu'il se produise des nouveautés dans la vie sociale, [il faut] que les générations nouvelles [...] ne soient pas trop fortement entraînées à suivre les

6 Guy HOCQUENGHEM, *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*, Albin Michel, Paris, 1986, p. 15.

erements de leurs devancières »⁷. Des termes qui, à eux seuls, offriraient une épitaphe sévère mais juste sur la tombe collective des heureux enfants du baby-boom : il n'est en effet pas pure coïncidence qu'ils maîtrisent aujourd'hui tous les leviers du pouvoir au moment précis où paraît impossible en France tout changement *social* (et non la « réforme » chère aux libéraux).

Quant au sociologue Louis Chauvel, il a démontré, enquêtes à l'appui, que toutes les générations « tendent à voir au long de leur vie se prolonger les avantages et les handicaps qui les caractérisaient précocement », notant même que le destin de chacune se joue « pour l'essentiel avant l'âge de 30 ans » : il montre ainsi « le partage inégal [entre générations] du fardeau du ralentissement [économique] » depuis vingt ans – « comme si les Trente Glorieuses se prolongeaient pour les plus anciens, alors que les plus jeunes connaissent une pause, voire un déclin »⁸. De la précarisation professionnelle au financement des retraites, l'actuelle offensive des trentenaires, d'article en pamphlet, contre ces soixante-huitards qui auraient tout gardé pour eux n'est donc pas seulement un bon créneau éditorial, ou l'occasion de raviver ces conflits de générations qui firent justement toute l'audace des adolescents des années 1960 ; elle procède bel et bien de données sociales objectives.

Et puis surtout, peut-on vraiment faire l'impasse sur cette histoire de générations quand est si patente la promiscuité démographique des tenants du pouvoir politique, culturel, médiatique et idéologique que ce livre passera en revue ? Les soudent en effet, outre une communauté d'origines sociales (les grande ou moyenne bourgeoisies éclairées) et le rock'n roll de leur adolescence, deux dates cruciales : celle de leur naissance (tous entre 1940 et 1952) et celle du bruyant reniement de leurs errances gauchistes (vers 1974-1978), un reniement qui sert de prélude à leur accès au pouvoir – ceux qui ne se renient pas ayant fini dans l'alcoolisme et/ou l'anonymat. Car ladite errance les avait ralliés quelques années à des groupuscules révolutionnaires, la Ligue communiste révolutionnaire (LCR), l'Union de la jeunesse communiste marxiste-léniniste (UJCml), la Gauche prolétarienne (GP), Vive la révolution (VLR) ou encore la plus classique (et plus ancienne) Union des étudiants communistes (UEC). Puis, passée de « Lénine à Lennon » ou de « Staline à Stallone », cette génération « n'a pas changé le monde mais s'est bien amusée », comme le résume un peu crûment le baby-boomer en chef Thierry Ardisson⁹ – en bon publicitaire. Aussi les personnages principaux de ce livre méritaient-ils bien, en guise de préambule, l'inventaire à la Prévert très incomplet de leurs trajets si étroitement parallèles.

On peut commencer du côté de la maoïste et jusqu'au-boutiste GP, dis-soute en novembre 1973 dans le dos de sa base. Serge July a conduit peu à peu

7 Émile DURKHEIM, *De la division du travail social*, Félix Alcan, Paris, 1930, p. 280.

8 Louis CHAUVEL, *Le Destin des générations. Structures sociales et cohortes en France au XX^e siècle*, PUF, Paris, 1998, pp. 8-9 et 26-27.

9 Thierry ARDISSON, *Confessions d'un baby-boomer*, Flammarion, Paris, 2005, pp. 9-10.

Libération « de Sartre à Rothschild ¹⁰ », avant d'en faire finalement les frais. Alain Geismar a été Monsieur Informatique à la Direction générale des télécommunications. François Ewald a si bien théorisé le libéralisme « assurantiel » qu'il s'est fait tête pensante du MEDEF. Jean-Pierre Bamberger est devenu le bras droit d'Agnès b., et Benny Lévy, fondateur de la GP et le plus redouté de ses dialecticiens, s'est consacré jusqu'à sa disparition récente à l'étude du Talmud.

Chez les anarcho-maoïstes, le docteur René Frydman a conçu Amandine, le premier bébé-éprouvette, et Blandine Kriegel s'est faite la philosophe de l'État de droit préférée par l'Élysée (avec des rapports pour Mitterrand puis Chirac). Anciens de VLR, Roland Castro est passé urbaniste en chef de la gauche de pouvoir, pendant que Stéphane Courtois affûtait une rage anticommuniste qui en fera le maître d'œuvre du tristement célèbre *Livre noir du communisme* en 1998. Les trotskistes ne sont pas en reste, d'Henri Weber devenu sénateur socialiste, et désormais habilité à pourfendre les « illusions » de l'extrême gauche ¹¹, à Edwy Plenel longtemps à la tête du *Monde* ou même Michel Field glissant du militantisme lycéen au pouvoir médiatique.

La suite est à l'avenant. Michel-Antoine Burnier et Jean-François Bizot sont passés de l'UJCml à *Actuel*, Bernard Kouchner de l'UEC à Médecins sans Frontières et aux ministères de la République, Henri Vacquin de la même UEC à la communication politique d'État, André Glucksmann de *La Cause du peuple* à la défense des fusées Pershing américaines, Philippe Sollers du maoïsme littéraire de *Tel Quel* aux cercles balladuriens des années 1990, et Pierre-André Taguieff de l'anarcho-situationnisme au chevénementisme patriote de la Fondation du 2 Mars. Sans oublier les ex-communistes plus orthodoxes Catherine Clément, Annie Kriegel ou Alexandre Adler, devenus les plus violents ennemis de toute critique sociale, du *Figaro* à France Inter. Ou les ex-guévaristes Christian Blanc, passé à l'UDF, et Régis Debray, partisan du républicanisme le plus pur des années 1990. Ou encore les reconversions culturelles, Marin Karmitz au cinéma, Michel Le Bris pour la littérature d'aventure, et les compères Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut en essayistes à succès prônant un Occident décomplexé, contre les traîtres et leur mauvaise conscience qui le rongeraient de l'intérieur et les mille et un barbares qui l'assiégeraient du dehors.

On en oublie tant. C'est qu'importe surtout leur remarquable air de famille : ces visages de vieux adolescents qui auraient figé avec eux la jeunesse, cette culture normalienne passée d'arme de la révolte en caution de la tradition, cette psychologie commune surtout, dont le moindre des traits n'est pas de mesurer encore et toujours la justesse de son opinion au raz-de-marée contradictoire qu'elle suscite. Car ils se sont toujours vus en héros minoritaires

10 Pierre RIMBERT, *Libération de Sartre à Rothschild*, Raisons d'agir, Paris, 2005.

11 Voir sa *Lettre recommandée au facteur*, Seuil, Paris, 2004, adressée à Olivier Besancenot.

dont l'isolement signifierait la liberté d'esprit, et qui doivent bien avoir raison pour être à ce point détestés – comme le pensaient politiquement les gauchistes d'hier, et comme en sont convaincus aujourd'hui Alain Finkielkraut ou Alexandre Adler à chaque fois qu'ils essuient les critiques des minorités (sinon des majorités) qu'ils ont insultées. Ces visages familiers, incontournables en France depuis trois décennies, forment ensemble un seul monstre générationnel, animal polycéphale aux cent visages interchangeables : « il a le nez de Glucksmann, le cigare de July, les lunettes rondes de Coluche, le bronzage de Lang, les cheveux longs de Bizot, la moustache de Debray, la chemise ouverte de BHL et la voix de Kouchner », résume Guy Hocquenghem, et pour fonction majeure « d'effacer le pôle contestataire, et toute différence entre idéologies, [...] en les rassemblant [toutes] bout à bout »¹². Génération « lyrique », comme la qualifie justement le Québécois François Ricard, une génération dont le destin historique est de n'avoir souffert « aucun malheur » collectif, ni guerre ni crise ; lyrique aussi par « son amour éperdu de soi-même, [sa] confiance catégorique en ses propres désirs et ses propres actions, et le sentiment d'un pouvoir illimité sur le monde »¹³.

Cette génération-là n'a jamais quitté le devant de la scène. Elle a attiré à elle, dans les étincelles de l'aube rouge, l'attention de ses premiers admirateurs, pour se maintenir ensuite au cœur du dispositif, y rallier d'abord ses aînés (dont elle avait besoin des passe-droits) en les séduisant, puis ses cadets (du moins ceux qui voulurent bien suivre) en les sermonnant, tous dûment satellisés et priés de ravalier leurs égoïstes frustrations.

Le reniement est bien ce qui leur a permis de rester à l'avant-scène – savoureux paradoxe. Car être le premier à savoir qu'on s'est « trompés », et le clamer en tous lieux pour éviter aux plus jeunes de faire la même erreur, assure au pécheur un pouvoir spirituel sur le reste des ouailles, qui non seulement le pardonneront mais lui érigeront une statue. Comme en témoigna dans un autre genre, en 1997, la confession télévisée très baptiste de Bill Clinton, autre soixante-huitard efficacement reconverti, une contrition en mondovision qui changea la fellation en rédemption collective.

En ce sens, le reniement est bien une forme de la continuité, dans la mesure où il a surtout pour but de garder l'initiative de la parole et un magistère moral incontesté. C'est cette paradoxale fidélité à soi que veut aussi débusquer ce livre. Il la cherchera dans les transferts d'une même énergie rhétorique d'un côté à l'autre de la barrière, de l'autonomie du combat social à l'autonomie du cadre épanoui, de la subversion gauchiste à l'anticonformisme publicitaire. Et il la trouvera, plus que tout, dans un même rapport au pouvoir, qui résume mieux que le reste le destin et les fantasmes de cette génération. Pouvoir érotisé,

12 *Lettre ouverte...*, *op. cit.*, p. 17.

13 François RICARD, *La Génération lyrique. Essai sur la vie et l'œuvre des premiers nés du baby-boom*, Boréal, Montréal, 1995, pp. 7-8.

pouvoir fétichisé, pouvoir ensorceleur, qu'on a combattu en vue du Grand Soir puis occupé quelques années plus tard au nom des affres du Goulag, mais qu'on a continûment pratiqué, caressé, désiré – avec les menues différences tactiques qui font des « maos » des stratèges de l'anti-hiérarchie adeptes du coup de force bonapartiste, et des trotskistes des spécialistes de l'appareil hiérarchique.

On n'en veillera pas moins à éviter les illusions rétrospectives du *continuisme*, qui n'est pas la continuité. Car, même en lui trouvant toutes les raisons du monde, ce changement de cap presque simultané d'une grande partie de la génération 68 est ce que peine toujours à *comprendre* la génération qui est la mienne. Un changement de cap qu'on pourrait résumer d'un mot sous la figure d'un abandon de la résistance. En effet, ceux-là mêmes qu'obsédait depuis toujours l'imaginaire antifasciste de la Résistance, avec ses journaux clandestins et ses porteurs de valise, ceux qui s'en abreuvèrent peut-être d'autant plus que leurs parents avaient souvent préféré passer sous silence ces heures sombres, ceux mêmes qui le placèrent au cœur de leur combat de jeunesse « sans fin » contre le capitalisme, ceux-là interdirent ensuite toute *résistance* à l'ordre nouveau qu'ils établissaient. Ils se sont même acharnés à rendre cette résistance inconcevable, irréprésentable, une fois parvenus au faite du pouvoir.

Finalement, imposée comme un carcan d'impuissance ou justifiant en bout de course toutes les trahisons, la communauté de génération est aussi, à sa façon, une *communauté sans communauté* – si elle n'en est pas l'archétype. Celles et ceux qui se contentaient de naître au moment joyeux où l'on dépassait les trottoirs d'Occident, qui furent parfois conçus à la faveur des semaines d'oisiveté forcée et des pannes d'électricité du joli mois de mai, le savent d'autant mieux qu'ils ont appris eux aussi, malgré leur méfiance envers le biotope générationnel, à se reconnaître un monde commun. Mais un monde commun fait de l'absence ou de la dissolution du commun. Un monde troué, mutilé, incomplet. Un monde où seul compte de savoir se faufiler entre les obstacles, s'y frayer un chemin à tâtons, entre les mots d'ordre globaux et les mots de passe locaux, entre le sentiment d'arriver trop tard (« la révolution est terminée ») et la crainte d'avoir émergé trop tôt (« le monde virtuel n'est pas pour vous »).

Un monde où les « jeunes », ceux du moins qui ont atteint l'adolescence au cœur des années 1980, ont dû réinventer contre un vide critique abyssal les modalités de la désertion et de l'exil intérieur, façonner des contre-mondes qui le rendissent habitable et des autonomies plus ou moins temporaires – un monde dissous où *être triste* tînt lieu en soi de rapport au monde, et fût même, comme le dit l'un d'entre eux, « la seule manière de n'être pas tout à fait malheureux ¹⁴ ».

14 Mathieu POTTE-BONNEVILLE, *Amorces*, Les Prairies ordinaires, Paris, 2006, p. 7.